

Même si la société africaine a changé et continue de changer, il existe une littérature spécifique à l'Afrique. Elle est fonctionnelle. Elle a une finalité pédagogique. Elle épouse les particularités du milieu où elle s'enracine. La littérature africaine moderne ne peut être réduite à un jeu mécanique de formes. Il est donc légitime que le lecteur africain qui garde encore quelques attaches avec la tradition éprouve une attente particulière au regard de la littérature moderne. Il continue, en outre, à s'intéresser moins à l'individu qu'au groupe social.

On comprend, alors combien il est erroné de procéder comme si la littérature africaine n'était, ni plus ni moins, que le prolongement des littératures d'Occident.

On aura noté d'ailleurs, le peu d'écho suscité en Afrique Noire par le nouveau roman. Il manque à ce dernier, ces facteurs d'implication qui font que l'Africain adhère spontanément à l'œuvre littéraire orale ou écrite.

S'il faut retenir une approche plus qu'une autre, la distinction s'établira suivant les niveaux d'intervention. A l'Université, surtout au plan de la recherche, il faut pratiquer toutes les méthodes, selon les circonstances et les impératifs d'enquête. Dans l'enseignement, plus particulièrement, la méthode qui semble garantir la plus grande efficacité pédagogique se trouve être la méthode thématique. Elle s'adapte le mieux aux circon-

ces. Elle peut prendre tour à tour une coloration historique, anthropologique ou autre... Toute approche exclusive est fatalement réductrice.

Il s'agit moins de rendre compte d'une méthode que d'un fait socio-culturel, d'un fait de civilisation. Il s'avère donc plus utile d'ouvrir la critique ou l'enseignant aux sciences annexes de la littérature que de l'investir de méthodes propres à l'enfermer dans le formalisme.

Pour preuve de cette assertion, on ne veut que l'étude des rapports de textes littéraires, **Kaïdara** d'Amadou Hampaté Ba et **l'Héritage** de Birago Diop. Dans le premier cas, il s'agit d'un récit initiatique de pasteurs peul, dans le second, du même texte adapté à une société wolof paysanne et islamisée. L'étude de la question selon la méthode de Propp* se ramènerait à une simple description qui n'irait pas au-delà de l'énumération des actants, fonctions et séquences...

Le problème prend une toute autre ampleur lorsqu'on le place sous l'éclairage de l'histoire, de l'anthropologie, de la sociologie...

On peut réfléchir à la question de la circulation de récits des Peul du Macina aux Wolof du Sénégal, à celle des versions intermédiaires, avant de faire la lumière sur les variations d'une société à une autre, la signification et le fonctionnement des éléments constitutifs de ces divers récits...

Mais assez parlé des approches, on sait qu'elles fonctionnent

comme des chapelles et que chaque critique a la sienne.

Pour conclure

Il suffit de rappeler qu'une pédagogie de la littérature africaine qui se veut véritablement efficiente ne doit pas perdre de vue deux éléments. D'abord sa spécificité. Elle se situe entre la littérature française et la littérature traditionnelle. Elle emprunte à l'une et à l'autre, si bien qu'il s'avère malaisé de rendre compte de ses productions en faisant abstraction de l'une quelconque de ses composantes. Toute référence à la tradition constitue un facteur d'enracinement et un moyen d'implication du public africain. Mieux, la dimension esthétique de la littérature africaine est inséparable de la tradition. Ensuite, il faut garder à l'esprit que la pédagogie de la littérature africaine ne peut pas, ne pas tenir compte du contexte où elle s'exerce. C'est une chose de l'enseigner à des enfants africains en Afrique, une autre d'y initier un public français ou québécois.

Il faut enfin accepter le principe d'une pédagogie variable, adaptée aux objectifs et circonstances. Cette adaptabilité et cette porte ouverte à l'initiative des uns et des autres, ne pourront qu'engendrer le progrès.

Mohamadou Kane
Université de Dakar (Sénégal)

* Propp Wladimir : Folkloriste soviétique, théoricien du récit (1895-1970).

Théorie littéraire et littérature comparée *

Depuis les années soixante-dix, la théorie littéraire s'est considérablement développée et il me semble que les recherches en littératures africaines pourront en bénéficier. La nouvelle littérature comparée s'est libérée de l'approche ancienne où des normes inflexibles servaient de point de départ obligatoire. Elle a appris de la sémiotique, à voir le texte comme un message qui est transmis dans un processus de communication. Ce message n'est

produit et reçu comme littéraire qu'à partir de certaines conventions et dans certaines circonstances. Dans cette nouvelle perspective, les études littéraires ont un autre but : il ne s'agit plus, comme c'était le cas dans le passé, de transmettre les valeurs littéraires de sa propre culture ni de procéder

à la défense et illustration d'une quelconque tradition littéraire. Dans le nouveau champ de recherches, le transfert de valeurs littéraires et la formation de traditions littéraires n'est plus le but poursuivi. Valeurs et traditions sont elles-mêmes devenues **objet** de recherche.

Les développements théoriques sont assez encourageants. Cependant, ils sont le plus souvent loin d'avoir déteint sur la pratique des recherches, de l'enseignement uni-

* Ce texte n'est qu'une partie de la communication de Mineke Skipper qui sera publiée intégralement dans les Actes du Colloque (cf. ce numéro p. 95)

versitaire et de la critique littéraire qui, dans l'ensemble, sont encore nettement dominés par la littérature institutionnalisée et son système de valeurs.

En effet, nous avons tous l'expérience de l'héritage culturel qui nous a été transmis dans les écoles et universités que nous avons fréquentées. Dans son livre *Les contre-littératures*, Bernard Mouralis décrit de manière convaincante les caractéristiques institutionnelles de la littérature avec un « L » majuscule dans nos sociétés occidentales, et notamment en France. La littérature comme institution est une construction à base d'un système de valeurs qui domine dans un contexte national, politique, culturel. Comme il le fait remarquer, il y a une identification totale entre les manuels et anthologies utilisés dans les écoles, d'une part, et ce qui est considéré comme littérature, d'autre part : « *Les auteurs et les textes sont retenus par le manuel parce qu'ils sont « littéraires » et ils sont littéraires parce qu'ils figurent dans le manuel.* »

Le manuel de littérature et l'anthologie naissent à partir d'une sélection ; ils présentent un tableau conforme à l'idée que se font les rédacteurs de la littérature en fonction de leur propre système de valeurs. Ce qui est transmis comme littérature – nationale ou internationale – ressemble à un héritage réservé à la nouvelle génération. Cependant, il s'agit d'un héritage dont une partie considérable reste dissimulée et à laquelle on ne se réfère pas. Cette partie, appelée « contre-littérature » par Mouralis, tâche d'exercer son influence et d'attirer l'attention de ce petit groupe élitiste qui décide de ce qui doit ou de ce qui ne doit pas figurer dans la Littérature.

La contre-littérature inclut des œuvres de la littérature orale aussi bien que de la littérature écrite, du présent et du passé. La plupart des œuvres littéraires provenant d'autres cultures sont également dans cette optique vouées au champ des contre-littératures.

Néanmoins, il est certain que des changements s'accomplissent dans l'évaluation et la composition de l'héritage littéraire national et international. La décolonisation l'a influencé et actuellement l'immi-

gration de grands nombres de gens originaires d'autres cultures qui se sont définitivement établis dans le monde occidental, influence chaque jour davantage la littérature et la culture de cette partie du globe.

Le mécanisme de la contre-littérature a été l'objet d'une approche sémiotique dans les recherches d'Itamar Even-Zohar qui en parle dans le cadre de sa théorie du polysystème. Cette théorie ne s'applique pas exclusivement aux littératures : l'auteur considère les modèles sémiologiques de la communication humaine (culture, langage, littérature, société) comme des systèmes à structure ouverte, homogène : « *It is (...) a polysystem – a multiple system, a system of various systems which intersect with each other and partly overlap, using concurrently different options, yet functioning as one structured whole whose members are interdependent (...). The heterogeneous structure of culture in society can, of course, be reduced to the culture of the ruling class only, but this would not be fruitful beyond the attempt to construct homogeneous models to account for the principal mechanisms governing a cultural system when time factor and adjacent systems' pressures are eliminated* » (1).

Il donne l'exemple assez simple d'une communauté qui possède deux options littéraires, deux littératures, parce que la société est bilingue : « *For students of literature, to overcome such cases by confining themselves to only one of these, ignoring the other, is naturally very « convenient » (or rather more « comfortable ») than dealing with them both. Actually, this is common practice in literary studies : how inadequate the results are cannot be exaggerated* » (2).

La théorie du polysystème s'applique non seulement lorsqu'il s'agit de deux littératures dans deux langues différentes d'un seul pays, mais elle est valable pour toutes les littératures de différents groupes sociaux d'un seul pays et pour différentes littératures du niveau international et interculturel, dans la mesure où elles s'influencent mutuellement de façon variable à l'intérieur du polysystème. Ainsi on ne

pourra plus considérer une littérature donnée comme un phénomène à part, négligeant toutes les relations positives et négatives qu'elle entretient avec d'autres littératures adjacentes – comme le champ universitaire des lettres a eu l'habitude de le faire.

Il est évident que les chercheurs ont trop souvent et exclusivement considéré et étudié comme littérature les prétendus chefs-d'œuvre de leur propre culture.

D'un point de vue sémiotique, Even-Zohar plaide contre un tel élitisme inflexible, contre l'assimilation en matière de critique littéraire et recherches littéraires, et contre ceux qui croient pouvoir écrire l'histoire littéraire en s'occupant uniquement des auteurs de « chefs-d'œuvre » qui, au plus, ne représentent que la culture de ceux qui écrivent cette histoire littéraire : « *As scholars committed to the discovery of the mechanisms of literary history, we cannot use arbitrary and temporary value judgments as criteria in selecting the objects of study in a historical context. The prevalent value judgments of any period are themselves an integral part of the subjects to be observed. No field of study can select its objects according to norms of taste without lo-*

(1) « C'est (...) un polysystème = système multiple – système divers – qui sont en intersection les uns avec les autres et se recouvrent en partie utilisant en concurrence des options différentes, fonctionnant cependant comme un tout structuré dont les membres sont interdépendants (...). La structure hétérogène de la culture d'une société peut naturellement être réduite à la culture de la classe dominante, mais à moins d'un essai pour construire des modèles homogènes, cette démarche est insuffisante pour rendre compte des principaux mécanismes qui entrent en jeu dans un système culturel lorsque la pression du facteur temps et des sous-systèmes a été éliminée. »

(2) « Pour les étudiants en littérature, ignorer l'un des cas pour se confiner dans l'autre est naturellement très « commode », (ou plutôt, « plus confortable ») que d'avoir affaire aux deux systèmes. En fait c'est une pratique commune dans le cas des études littéraires : on ne dira jamais suffisamment assez combien les résultats sont inadéquats. »

(3) « Puisque des chercheurs se sont consacrés à la découverte des mécanismes de l'histoire littéraire, nous ne pouvons utiliser valablement des jugements arbitraires et temporaires comme critères de sélection dans un contexte historique. Les jugements de valeurs prévalant à une période donnée sont en eux-mêmes partie intégrante des sujets étudiés. Aucun domaine d'étude ne peut sélectionner ces objets selon les normes du goût sans perdre son statut d'objectivité. »

sing its status as an intersubjective discipline » (3).

Jusqu'ici, les développements esquissés ci-dessus n'ont guère trouvé d'échos dans les Facultés de Lettres. En général, on continue à transmettre l'héritage littéraire et ses valeurs comme par le passé. Comment la littérature est-elle définie dans ce contexte ? Les critères utilisés sont-ils d'ordre esthétique ou éthique, ou mixtes ? Au cours de l'histoire, on peut constater que les gens n'ont jamais été d'accord sur la définition de la littérature. Les critères formels ont changé et ont été révisés si souvent qu'il est

impossible de les voir autrement que comme arbitraires. Les études des littératures appartenant à d'autres continents sont là pour le confirmer.

Dans ces circonstances, il est recommandable de séparer, dans la mesure du possible, les études et l'évaluation. Or, l'usage de normes inflexibles de qualité à la suite de Wellek ne s'accorde pas avec ladite approche. Dans nos universités, les valeurs littéraires occidentales ont trop longtemps été considérées comme universelles. Jusqu'aux années soixante, les encyclopédies et les anthologies se sont, au sujet de

la littérature universelle, principalement limitées à la description et au choix de textes d'œuvres littéraires occidentales. La littérature africaine en est absente ou n'occupe qu'une place des plus modestes. De plus, cette place est le plus souvent due à l'idéologie de la francophonie. Cela vaut aussi bien pour les anthologies que pour les programmes universitaires. Les rares exceptions ne font que confirmer la règle.

Mineke Skipper
Université Libre d'Amsterdam

Réflexions sur le colloque de Bordeaux.

Un groupe de chercheurs a créé en France un nouvel organisme, l'Association pour l'étude des littératures africaines(1) « Apela ». L'Apela a organisé son Assemblée Générale au cours du premier colloque international « Littératures africaines et enseignement » à l'Université de Bordeaux III, sous l'égide du Centre d'Etudes Littéraires Maghrébines, africaines et antillaises (Celma), organisé par Jack Corzani et Alain Ricard.

Le Président Wauthier a esquissé rapidement les buts de cette nouvelle association, soulignant le fait que la littérature, par une meilleure connaissance de l'autre, aide à lutter contre le racisme. Le Président de l'Ala, Hédi Bouraoui, a présenté ses meilleurs vœux de succès à cette nouvelle association française, et indiqué que l'Ala serait toujours prête à collaborer étroitement avec les collègues européens.

D'autres messages de félicitations ont été adressés par le Secrétaire Général de l'Adilina(2), Pierre Debarge.

Cette nouvelle association, dont le Président est Jacques Chevrier, a pour but la promotion et la diffusion des littératures négro-africaines de langue française, ainsi que la résolution des problèmes techni-

ques qui entravent la circulation du livre dans le sens sud-nord, nord-sud et sud-sud. Puis ce fut le tour de Mwatha Ngalasso, Vice-Président de l'Aelia (Association d'Etudes Linguistiques Interculturelles Africaines), d'Adrien Huanou, Vice-Président de l'Ircla (Association Internationale pour la Recherche en Civilisation et Littératures Africaines) de présenter ses vœux à l'Apela. Ainsi plusieurs associations en France et en Afrique ont manifesté leur intérêt et leur souhait de collaboration avec l'Apela.

Quant au colloque lui-même, nous aimerions surtout souligner quelques-unes des problématiques qui sont constamment apparues dans les discussions. D'abord, le problème des manuels : il existe une carence énorme dans ce domaine tant en Afrique que dans les pays européens. On y remédie par la publication d'anthologies, telle que celle de Mohamadou Kane,

Doyen de l'Université de Dakar, ou des collections publiées par les maisons Hatier ou Nathan.

Il n'existe cependant point de consensus quant au choix des textes à étudier.

Il existe aussi une dichotomie entre littérature écrite et littérature orale. Un équilibre entre l'enseignement de ces deux littératures est souhaitable pour que les pays africains disposent de tout leur héritage.

Il y eut des discussions passionnées et passionnantes sur les différentes approches d'un roman, d'une pièce de théâtre ou d'un poème africain. La plupart des africanistes du continent semblent ouverts à une approche socio-politique rendant compte des thématiques diverses qui reflètent une société donnée. Mais l'on ne prend pas suffisamment en compte de nouvelles formes romanesques, de nouvelles esthétiques qui semblent s'esquisser chez les jeunes romanciers, tels que Sony Labou Tansi. Puis, les critiques européens, et particulièrement français, semblent s'intéresser à la saisie poétique des œuvres africaines, à savoir, mettre en relief les nouvelles formes, tout en tenant compte de l'apport linguistique et social des ces œuvres.

(1) Président : Claude Wauthier, vice-présidents : Jean-Michel Massa, Denyse de Saivre, Secrétaire général : Bernard Mouralis, Adjoint : Jacques Chevrier, Trésorier : Alain Ricard, Adjointe : Virginie Coulon - Siège social, 100 rue de l'Université 75007 Paris.

(2) Association pour la Diffusion des Littératures Négro-Africaines. Siège social : 24, rue d'Enghien 75010 Paris.